

« Travail » planétaire et « chômage » humain

PAR GUY BÉNEY

La décennie 80 apparaîtra sans doute aux historiens de l'avenir comme celle de l'amorce réelle d'une société globale aux dimensions de la Terre, qui devrait occuper tout le XXI^e siècle... voire l'ensemble du troisième millénaire. A l'ère planétaire, les grands thèmes qui suscitent la réflexion de l'« Autre sommet économique »¹ : citoyenneté, mondialisation, environnement, éthique techno-scientifique, travail – et son négatif, le chômage – etc., reconnus comme interdépendants, se doivent d'être considérés *ensemble*, sur fond de *globalité planétaire*.

« *Notre pays, c'est la planète* », vient de proclamer un collectif de chefs d'Etats. Même s'il s'agit bien d'une *tendance lourde*, la citoyenneté mondiale – et les droits « universels » qu'elle devrait leur garantir – n'a guère de réalité pour la plupart des cinq milliards de « planétaires ». En fait, bien plus qu'aucune utopie mondialiste – religieuse ou laïque – qu'induit d'habitude l'attention au sort des plus défavorisés, c'est l'inquiétude devant l'évolution de paramètres physiques, chimiques et biologiques propres à la planète, le souci de l'*écologie globale*, qui nous pousse, dans l'urgence, à une intégration accrue de la communauté planétaire.

Cette « vague verte » mondiale est nécessaire, salutaire ; nous entendons y participer activement. Pourtant, comme toute dynamique, elle peut se révéler grosse d'effets pervers, qu'il vaut mieux cerner au plus tôt pour ne pas s'en faire les complices involontaires et afin de promouvoir les façons neuves de renforcer les plus exclus d'entre nous.

La « Matrice » est en danger

On ne connaît que trop la litanie des problèmes écologiques globaux qui nous assaillent : changements climatiques prévisibles causés par l'« effet de serre », excès ou déficits en ozone, explosion démographique, urbanisation sauvage, décroissance des ressources céréalières, destruction des écosystèmes tropicaux, extinction de milliers d'espèces, occidentalisation, uniformisation des modes de vie (alors qu'il n'est ni

souhaitable, ni même possible que le mode de vie des pays de l'OCDE soit généralisable à toutes les populations du monde...).

Sous la contrainte des urgences globales, qui menacent l'*habitabilité* même de la planète, certains décideurs et politiques rejoignent étonnamment vite les « écologistes » dans ce constat : la « Matrice » (matrice planétaire et patrie) est en danger. Il s'agit de protéger la « physiologie » d'une Terre perçue comme un « organisme vivant » (l'« hypothèse Gaïa »), les excès hégémoniques d'une espèce-trublion venant en menacer l'auto-régulation.

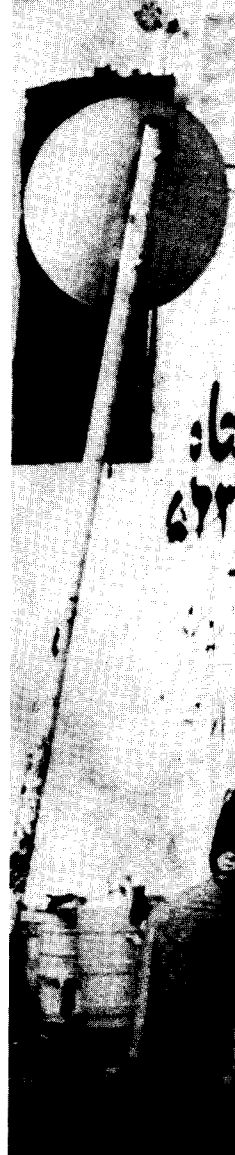
Vers un contrôle planétaire : le risque d'une « géocratie »

Dans le cadre du programme mondial *Global Change*, les techno-scientifiques tentent de faire face à cette crise majeure de l'évolution humaine, en mettant en place des systèmes de surveillance continue de l'environnement global. Un véritable *contrôle planétaire* s'installe, en vue de « gérer la Terre ».

Bien que nécessaires, ces programmes de « maintenance » de la planète, pour assurer un « développement durable », ne pourront qu'accroître dans l'avenir le poids de la techno-science, déjà bien lourd dans nos sociétés.

Un exemple : s'il n'est déjà plus étonnant que le ministère de la Recherche et de la technologie organise en juin un colloque sur la « gestion de la Terre », plus

¹ TOES, *The Other Economic Summit* : sommet alternatif au sommet des sept pays les plus riches.





frappant est de le voir animer un séminaire, « Prospective des déséquilibres mondiaux » – en vue d'élaborer le *Rapport mondial sur la technique* – qui entend pousser ses investigations jusqu'à l'an 2 100, dans tous les domaines de la société : énergie, ressources alimentaires, rapports de forces, religions, cultures, etc. Comme s'il était désormais admis que scientifiques et technocrates sont les experts les plus avisés pour prévoir et gérer les crises sociales à venir.

Conséquences prévisibles de cette évolution, les nouveaux décideurs vont tendre à imposer non seulement leurs méthodes et leurs pratiques, mais aussi leur représentation du monde et de l'homme. Au cours de la décennie 80, la montée du chômage a été interprétée comme une fatalité. N'est-ce pas de la même façon que vont être approchées, et surtout justifiées, les exclusions que produisent déjà, et de plus en plus, les mécanismes d'organisation et d'intégration planétaires ?

Il est vrai qu'à l'occasion de cette nouvelle donne mondiale, certains exclus de nos sociétés pourraient, *a priori*, trouver à se réinsérer. Par exemple, on peut envisager que les ethnies, réparties dans le monde entier, et réputées pour leurs vertus « écologistes » et leurs capacités « gestionnaires » ancestrales puissent participer avec profit aux systèmes de gestion globale de la Terre qui se mettent en place, en se voyant déléguer par l'instance internationale appropriée le soin de gérer leur écosystème originaire.

Pourtant, le risque est grand qu'une écologie globale par trop occidentale et fermée aux sciences

humaines, mais que viendrait cautionner l'ONU, ne donne sens et fonction à ces peuples que dans la mesure où ils peuvent s'intégrer à la nouvelle gestion technicienne, ce qui suppose qu'ils soient encore enracinés dans leur écosystème, « en ordre de marche ». Quant aux autres ethnies, toujours plus nombreuses à sédimenter aux marges d'une société occidentalisée, le verdict mondial de leur *inutilité planétaire* ne ferait qu'accroître leur désespoir.

Ainsi, cette minorité active, internationale, que sont les spécialistes de la gestion et du développement planétaires, semble promise à un bel avenir. Alliant savoir et pouvoir, à la fois juge et partie, cette « géocratie » montante risque de porter atteinte au libre choix des populations et de leurs élus, forte qu'elle est d'un programme s'opérant à une échelle qui dépasse de loin les initiatives individuelles et locales ; trop bien justifié par un discours neuf et séduisant – géobiologique – et un sens global qui emporte l'adhésion spontanée : « *sauver la Terre* ».

Citoyenneté mondiale ou « géodynamique humaine »

Avec la montée des techno-scientifiques – notamment issus des sciences du vivant – la base de notre socialité risque, à terme, d'être subvertie : de fondement protégé par ses « droits », l'homme tend à s'appréhender désormais en tant qu'*espèce*, au même titre que des myriades d'autres. On pourrait presque

dire que pour certains, les « citoyens » de la biosphère sont les espèces, l'homme ayant pour l'instant à se faire pardonner les excès de son hégémonie. Cette conception biologique, aveugle à certaines spécificités humaines essentielles, risque de juger les « droits de l'homme » dépassés, car le « droit de vivre » qui fait sens pour l'espèce tout entière doit, à ses yeux, faire droit aux autres espèces plus qu'aux individus, à quelque espèce qu'ils appartiennent. Il est clair que, dans cette perspective, le conflit entre humanisme et écologisme ne peut que s'envenimer à l'avenir.

Bien avant toute élaboration notable d'une citoyenneté mondiale, risque de s'imposer très vite une sorte de « géodynamique humaine », où l'ensemble des humains, s'ils veulent donner sens à leur vie, ou simplement survivre (trouver du travail...), en définitive justifier leur présence consommatrice sur Terre, seront tenus de se positionner par rapport à la « physiologie » planétaire et tenter de s'y « fonctionnaliser » (en se faisant agents de « régulation », de « développement durable »). Déjà certains auteurs scientifiques et vulgarisateurs – sans réaction notable de notre part – nous conçoivent comme des « enzymes de la Terre », des « neurones de la planète », etc., projetant sans prudence dans le monde humain leur univers de spécialistes : moléculaire et cellulaire, et l'unité sociale traditionnelle, la « cité », dans l'*organicité* planétaire.

Autres effets pervers possibles : à l'occasion des fêtes du Bicentenaire, une réactualisation de la Déclaration des droits de l'homme serait envisagée, intégrant notamment la nouvelle donne écologique (« droits verts », « droits de la planète »...). Si l'avènement progressif d'une « écosociété » ne peut qu'être souhaitable dans nos pays, où la majorité des personnes jouissent déjà de leurs libertés fondamentales, il risque pourtant d'introduire la tension entre humanisme et écologisme au sein même de la Déclaration, de porter aussi atteinte à l'*indissociabilité* des droits de l'homme, et en définitive de défavoriser les êtres humains qui, à travers le monde, en sont encore à revendiquer leurs premiers droits.

Par contre, les « pays avancés », pourtant responsables au premier chef de la menace de l'environnement global, du fait même de leur développement, pourraient bien encore trouver dans l'essor de l'écologie globale

un « avantage sélectif » par la promotion et l'exportation – certes souhaitables – de technologies « alternatives » ou de lutte contre la pollution, etc. Oubliant vite leur responsabilité passée, affichant désormais l'inévitable attitude gestionnaire – qui masque si bien leur poursuite active de la compétition mondiale – ils se donnent encore une fois aisément bonne conscience. Le plus grave est qu'ils risquent aussi, à terme, de retourner l'accusation de pollution (bois de chauffe, production de gaz à effet de serre, surpopulation, etc.) contre les peuples plus démunis, incapables de mesures écologiques aussi radicales et rapides, et de leur imposer des mesures musclées (contre leur démographie ou certaines activités polluantes, etc.). Comment faire pour que la « citoyenneté verte » s'invente avec les plus défavorisés du monde entier ?

Le statut de la technique : gestion ou gestation ?

La difficulté dans l'appréciation des avantages et des dangers de cette nouvelle donne qu'est l'écologie globale, tourne autour du statut de la technique. Si l'on analyse les fondements du développement technique – au sens large (au cours de l'évolution biologique puis humaine) –, qu'on embrasse les grandes lignes de la dynamique multi-millénaire de complexification qui travaille la biosphère, alors l'essor technique (innovation, diffusion...) apparaît comme l'un des tous premiers facteurs de *déstabilisation* et d'*exclusion*...

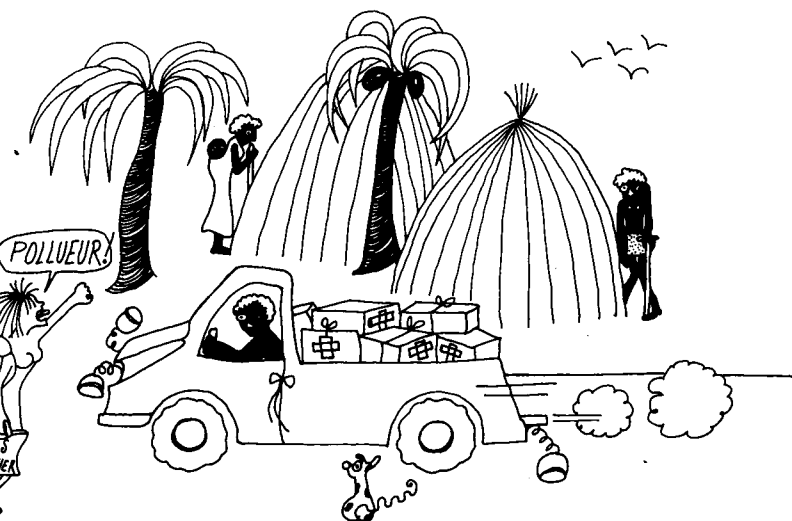
Encore aujourd'hui, sous l'effet de la « lutte pour la vie », les « espèces techniques » (par exemple les générations de machines à calculer, etc.) – et les individus qui les servent – sont elles-mêmes soumises à la sélection « naturelle » ; en découle la course à la puissance, à la productivité, à l'expansion planétaire etc. qui vient en retour renforcer cette dynamique.

Derrière le consensus émergent, qui en appelle à « gérer la Terre », à calmer le jeu, se poursuit – s'envenime même – une « guerre » sous azimuts : technologique, économique, culturelle, linguistique, médiatique, génique, etc., qui doit « enfin » assurer aux « gagnants » du moment (Etats, entreprises...) une présence effective et confortable sur la scène planétaire du XXI^e siècle.

Ainsi, la réflexion sur les racines de la technique conduit certains auteurs à récuser la possibilité d'une « gestion » simpliste de la planète. Pour illustrer leurs conceptions, ils proposent les métaphores « périnatales » d'une Terre en « gestation », en « développement embryonnaire », en « travail » (d'accouchement). De par son échelle titanesque, comment éviter que ce genre de « travail » planétaire ne soit bien souvent source de « chômage » humain, aux formes plus ou moins diverses et tragiques...

Branchez-vous au cerveau planétaire !

Dans cette veine, certains n'hésitent pas à voir dans le stade actuel de ce processus, la formation d'un « cerveau » aux dimensions de la planète (développement des réseaux de télécommunications, fusion avec l'informatique, et dans l'avenir avec les biotechnologies). Les récents appels au « branchez-vous » (à



l'informatique) évoquent d'anciens slogans (« enrichissez-vous ») et résonnent comme une *caution* à peine voilée de la forme de *darwinisme social* devenue prépondérante : *la sélection par l'aptitude à suivre l'essor technique*. Double gain pour qui lance de tels propos : la métaphore du « cerveau planétaire en cours de formation » *naturalise* sa propre activité techniciste – jusqu'ici jugée plutôt anti-naturelle –, et l'autorise à poursuivre en toute bonne conscience grâce au formidable prétexte « écologiste » : unir les hommes par la technique et « conscientiser » la planète... Mais cette nouvelle forme d'organicisme social, séduisante lorsqu'il s'agit du noble cerveau, ne risque-t-elle pas d'évacuer dans quelque « côlon planétaire » les masses de laissés-pour-compte des Tiers et Quart-mondes ?

Que dire alors de certains projets techno-biologiques, nés d'une science de l'évolution dévoyée, et qui s'ébauchent à la faveur de la sourde menace de déstabilisation globale du climat ! Ils envisagent que « le salut auto-organisationnel de la Terre » passerait soit par son abandon pour des mondes cosmiques meilleurs (projet « Biosphère 2 »), soit par « l'enfermement nécessaire de la vie dans de multiples *biosphères artificielles* » (« Biosphères n »). Dans les deux cas, les places dans ces biosphères étant fort rares, les auteurs prévoient une « terrible compétition intra-spécifique ».

Tout cela ne serait que jeux prospectivistes dérisoires, si leurs auteurs n'étaient influents, « médiatiques », « conseillers de princes », et surtout si ces dynamiques n'avaient pour contre-point l'exclusion obligée et *acceptée* des plus faibles, du fait de leur difficulté à suivre, à surfer sur la dernière vague techniciste.

Certes, rien de bien neuf dans ce genre de dynamique... sinon l'ampleur de l'exclusion actuelle et prévisible sous la pression de l'intégration planétaire. Par exemple, d'après le séminaire « Prospective des déséquilibres mondiaux », en deux siècles, vers 2 100, du fait des progrès de la productivité agricole nés dans nos pays et exportés dans le monde entier par le jeu du libéralisme économique, près de *deux milliards* de personnes auront été déracinés de leurs terres, pour s'agglutiner dans les banlieues des mégalo-*poles*, perdant en une génération leur culture paysanne, au risque de justifier la nouvelle étiquette sociologique qui veut en faire des « sauvages urbains »...

Auto-organisation planétaire... ou exclusion globale ?

Dans ce cadre de réflexion, les tenants des théories modernes de l'auto-organisation semblent avoir une *responsabilité* toute particulière, au moins indirecte. En effet, l'« hypothèse Gaïa », le programme *Global Change*, les métaphores du « cerveau planétaire », de la « Matrice » ou des « biosphères artificielles », *tous* ces thèmes *se réfèrent explicitement* au corpus auto-organisationnel.

Ce corps théorique, né de la rencontre entre sciences de la matière, du vivant et de l'artefact, unifie les diverses formes de communication et d'information autour de notions comme « système », « autonomie », « complexité », « récursivité », etc. Jetant un *filet transdisciplinaire* sur un nombre toujours plus grand de champs scientifiques traditionnels ou nouveaux



(astrophysique, biologie moléculaire et de l'évolution, neurosciences, intelligence artificielle...), il contribue à brosser l'impressionnante *fresque auto-organisationnelle*, qui voit l'univers – et notamment la biosphère – se complexifier au cours des évolutions de la matière, du vivant, de la société, de la technique...

S'il est certain que ces théories de l'auto-organisation s'avèrent un *outil essentiel* pour la saisie des dynamiques complexes qui habitent le monde, il n'est pas douteux que certains auteurs n'en affichent que trop volontiers le caractère « globalement positif », voire salubre, mais laissent dans l'ombre leur *revers obligé* : l'« *exo-désorganisation* », la nécessaire dégradation du milieu, extérieur au système de référence. Ce qui aurait peu de gravité pour des systèmes physiques, voire biologiques, devient menace dès lors qu'on tend à appliquer sans prudence ce corps théorique à des sociétés humaines, à en faire désormais *la* référence pour la « maintenance » de la Terre et le « développement durable ».

Certaines expressions de ce courant de pensée sont alors grosses de dérapages, comme « l'ordre par le désordre » – qui risque, au plan humain, de *justifier l'exclusion* comme *ingrédient et sous-produit essentiels et inéluctables de toute organisation* ; « coévolution » – qui couvre d'une caution potentielle les rapports obligés, en écologie, entre prédateurs et proies ; « nouvelle alliance » – expression reprise du religieux, qui semble auto-instituer en prophètes les tenants du « nouveau paradigme », etc. C'est avec appréhension qu'on voit de telles notions se pervertir et se changer en langue de bois à la mode, en idéologie du troisième millénaire, à mesure qu'elles sont récupérées par certains milieux de l'entreprise ou des médias...

Ecologie et humanisme

Que dire alors quand elles sont reprises par des personnes dévouées et engagées dans des luttes – contre l'exclusion, le « fatalisme » des processus économiques, etc.) – mais qui, par manque d'information, de sens critique, ou pour bénéficier du « plus » que confère la science de pointe, risquent un beau jour de découvrir

qu'elles auront plutôt fait le jeu de nouveaux pouvoirs – peut-être tout aussi dangereux à terme que ceux qu'elles dénoncent aujourd'hui – et surtout qu'elles se seront faites les complices involontaires de nouvelles formes d'exclusion. Si le souci personnel et collectif n'est pas avant tout l'attention aux plus démunis, les plus belles déclarations et initiatives pour l'Europe, l'écologie, la planète risquent d'être des illusions dangereuses.

Ainsi, afin d'éviter que la préoccupation vitale pour l'environnement global et l'usage de certaines grilles de lecture ne soient propices à une « biologisation » excessive de la société mondiale (systémisme universel, écologisme global, organicisme planétaire, darwinisme social), toute réflexion sur l'organisation planétaire se doit d'être complétée par sa « face cachée », son « retournement » : l'« exclusiologie globale », c'est-à-dire l'analyse détaillée, la plus exhaustive possible, de l'ensemble des formes d'exclusion qu'elle induit nécessairement (chômage, émigrations, ethnocides, changements d'imaginaire et de valeurs, extinctions).

A défaut de ce renversement, la connaissance des mécanismes d'auto-organisation risque de se changer en *caution a priori de la force* chez les forts du moment (« mes activités ne font que poursuivre la façon dont ça s'organise naturellement depuis toujours »). Pour contrer ce glissement, il est impératif que les théoriciens de l'école en question mettent clairement en lumière le conflit latent entre énergétisme et humanisme, et affirment bien net l'impérieux *devoir éthique*, parfois, de *refuser* de participer à certains de ces processus, trop naturels pour des êtres humains. Alors, loin de se combattre, l'écologie globale et l'humanisme peuvent devenir complémentaires.

En définitive, qui entend se garder de toute forme de mode – fût-elle séduisante et payante – mais juger et agir par soi-même, doit, sur de tels sujets, exercer une vigilance toute particulière, s'il veut évaluer en connaissance de cause, et surtout en conscience, les *aspects nécessaires* de la nouvelle donne écologique (souci de l'environnement global, « partenariat » entre la biosphère et la sphère humaine, etc.), mais aussi les *effets pervers* qu'elle ne manque pas d'entraîner – d'autant plus redoutables qu'on se les cache plus longtemps (nouvelles formes d'idéologies, d'exclusions).

Un fondement « géologique » de l'éthique...

La connaissance même de l'histoire de la biosphère – de notre histoire à tous – peut nous aider à fonder de façon neuve l'attitude éthique. Un élément majeur semble être la mise en lumière de l'« effet réversible de l'évolution ». Il s'agit du processus de *renversement* de l'efficacité sélective : à la seule sélection des « plus aptes » tend à s'opposer la défense des faibles, des laissés-pour-compte – que ce soit de l'évolution biologique du « progrès », du « développement », etc.). Ce processus s'est effectué et se poursuit encore, selon le schéma darwinien même, à travers l'avènement progressif des instincts sociaux. De biologique, l'avantage sélectif est devenu social.

L'expression « effet réversible » permet de saisir

globalement la tendance, ayant émergé peu à peu du monde animal, à s'opposer au jeu aveugle de la force dès lors qu'il met à mal un être sensible (parmi des milliers d'exemples : un dauphin qui soutient un congénère blessé pour qu'il puisse respirer, une louve qui allaite un petit d'une autre espèce). Elle illustre sur des millions d'années la lutte de l'animal sensible, puis de l'homme social, traversés, débordés par la dynamique énergétique naturellement amoral, et qui tentent pourtant de l'infléchir, de la gauchir afin de combattre l'exclusion des plus faibles.

De cette considération « historique » de l'éthologie (science du comportement animal) se dégage ainsi un enracinement proprement « géologique » du comportement éthique : l'effet réversible se présente à la fois comme une racine effective et une ébauche tangible de ce « retournement éthique du monde » – impossible et pourtant impérieux –, que les multiples utopies humaines – religieuses ou laïques – se sont toujours efforcées d'accomplir.

L'un des modes majeurs par lesquels l'effet réversible chercherait de nos jours à se déployer à travers l'espèce humaine – du seul fait de la conscience réfléchie et des possibilités d'action de celle-ci –, pourrait être l'affirmation et surtout la mise en pratique des *devoirs de l'homme vis-à-vis* de tout être souffrant, humain comme animal.

Globalement, un des lieux où le « retournement éthique » se vit de la façon la plus authentique, éloquente, directe et efficace, semble être cette « nébuleuse » d'associations et d'organisations non gouvernementales qui lancent leurs réseaux partout dans le monde, et dont les vocations sont les plus diverses : l'assistance aux blessés, aux réfugiés, l'accompagnement des mourants, le partenariat avec les populations défavorisées – notamment des Tiers et Quart-mondes – jusqu'à la défense des espèces en voie d'extinction, voire des animaux de boucherie et de laboratoires, etc.

En cet avènement de l'âge planétaire, afin d'éviter les dérives technicistes déjà en germe et de promouvoir l'élaboration rapide et solide d'une citoyenneté mondiale, il paraît essentiel que la communauté globale s'ouvre résolument, prioritairement, au témoignage de solidarité et de compassion que manifestent, de mille manières, l'ensemble de ces dynamiques sociales encore trop marginales, et pourtant garantes du « plus humain dans la biosphère ».

Certains thèmes abordés ici ont été développés dans une série d'articles sur la *globalité planétaire* parus dans les n°s 26, 27, 28, 32, 35 et 36-37 de la *Lettre science-culture* du Groupe de réflexion inter et trans-disciplinaire. GRIT : 1, rue Descartes, 75005 Paris Tél. : (1) 46 34 36 21.

Les personnes intéressées par une réflexion sur ces thèmes, en relation avec des associations de lutte contre l'exclusion, peuvent s'adresser à :

Guy Béné, 16, rue du Sommerard, 75005 Paris Tél. : (1) 43 25 70 79.